

« L'accompagnement des processus de construction identitaire :
l'apport de la sociologie »

LA SOCIÉTÉ SINGULARISTE

In extenso de l'intervention de :

Danilo MARTUCCELLI, Sociologue, Professeur à l'Université Paris V – René Descartes, Centre de Recherche sur les Liens Sociaux (CERLIS).

PROCESSUS STRUCTUREL DE « SINGULARISATION »

Je vais essayer de présenter un raisonnement complémentaire à celui que vient de faire Nicole Aubert.

Je vais développer deux ou trois grands points dans cet exposé en commençant par l'idée qui me semble la plus importante :

Les sociétés contemporaines sont soumises à des changements structurels de taille, un de ces grands changements est un processus structurel de « singularisation » qui amène un défi assez important pour les sciences sociales mais aussi aux manières dont nous pouvons pratiquer les sciences sociales.

PRODUCTION STRUCTURELLE DE LA SINGULARITE :

I – DOMAINE DE L'INDUSTRIE

Nous vivons dans des sociétés depuis une vingtaine/trentaine d'années, voire même une quarantaine d'années tout au plus, qui connaissent un changement radical de la production. Nous vivons une véritable production industrielle de la « singularité ».

A côté de productions standardisées de masse qui correspondent à la phase « fordiste », notre société, dans sa capacité de production, amène de plus en plus à une diversification des produits. Bien sûr, vous pouvez dire qu'il s'agit toujours des mêmes produits de consommation, sauf que la gamme des produits explose. La production des toutes petites gammes de production se généralise et il est de plus en plus nécessaire au niveau des entreprises de répondre aux changements des aléas et des goûts des consommateurs.

Nous vivons dans des sociétés où, véritablement, produire des objets de consommation de plus en plus personnalisés, devient une exigence incontournable pour la production industrielle.

Le marketing l'a compris bien avant les sciences sociales. Pour ceux qui suivent la dictature du marketing, il y a quarante ans, les spécialistes étaient très clairs : il fallait acheter la voiture qui correspondait au standing que l'on voulait parvenir à avoir... Aujourd'hui, on veut que la voiture ressemble à l'acteur qui est propriétaire de cette

voiture. Concrètement les accessoires vendus à l'achat d'une bagnole peuvent parfois doubler le prix de base de la voiture.

Ce qui est vrai dans la production industrielle explose dans les services. La tension sur mesure devient un horizon incontournable en termes d'exigence des usagers. Si vous êtes un bon client, le banquier vous propose toujours des produits, financiers et autres, personnalisés.

C'est très important parce que les services se répandent dans notre société et ils correspondent à un état particulier du monde de production industrielle favorisé par le monde du travail.

Tout le monde connaît la boutade de Ford : « les américains peuvent acheter une voiture Ford de la couleur qu'ils désirent à condition qu'elle soit noire ». Toutes les voitures Ford des années trente étaient noires.

Tout cela a explosé : ce qui est vrai dans la production industrielle le devient davantage dans la consommation où véritablement les produits de la consommation courante se diversifient, et on essaie de trouver des toutes petites niches de consommateurs qui ont des goûts de plus en plus particuliers.

C'est une véritable transformation de la logique industrielle de notre société. Je pousse encore mon raisonnement, vers les technologies qui se répandent par l'identification des radios fréquences. Aujourd'hui par exemple, des petites puces que l'on va probablement mettre, pour des raisons écologiques, dans les produits de consommation courante vont permettre d'avoir une traçabilité courante des objets, de leurs lieux de production jusqu'à leur mise dans une poubelle. Cela veut dire que le monde des objets qui pendant des millénaires étaient le monde de l'interchangeabilité (du tout pareil), devient un monde de singularité objectale.

Tout cela est une formidable transformation : nous commençons à vivre dans un monde où la « singularité » devient une réalité incontournable.

C'est difficile à accepter car nous associons tous le singulier à l'artisanat. Il y a eu la société de masse, la société de consommation de masse et la période Taylor/ Fordiste... Nous sommes sortis de cet univers et, en sortant de cet univers, nous sommes entrés dans une nouvelle période de production industrielle qui rend possible une production massifiée de la singularité.

II – LE MONDE DES INSTITUTIONS

Ce que je viens de dire de la production industrielle est encore plus visible dans les institutions, le monde où la plupart d'entre nous travaillons, que ce soit la justice, l'école, l'hôpital, le travail social, c'est une exigence incontournable. Il faut chaque fois qu'il y ait un suivi personnalisé et la bonne institution est celle qui parvient à donner à chaque individu un suivi personnalisé en fonction de ses besoins.

Bien entendu, c'est un idéal, cela fonctionne rarement. Dans les pays où nous avons un suivi personnalisé des chômeurs (je pense à la Scandinavie), nous avons un responsable pour 25/30 personnes et dans le Pôle Emploi en France, on dépasse allègrement les 130, cela veut dire que l'on n'a pas de suivi personnalisé mais l'idée est bien qu'une institution doit traiter de manière singulière chaque acteur particulier.

La pédagogie différenciée est une utopie depuis une quarantaine d'année qui s'impose aujourd'hui et qui, dans les institutions d'élite, devient une réalité incontournable : les étudiants exigent de plus en plus un rapport personnalisé avec un enseignant.

C'est évident aussi dans le monde de la santé qui, y compris pour des raisons budgétaires, nous a *collé* un médecin référent pour essayer de contrôler le budget mais également pour nous soigner un peu mieux.

C'est encore plus évident dans le monde de la justice. Durant des millénaires, le symbole de la justice était les yeux bandés, la balance et le glaive, c'est-à-dire que l'on devait faire la justice les yeux fermés, sans juger des situations des uns et des autres. Progressivement, on a été obligé d'accepter des situations particulières et aujourd'hui la bonne justice est celle qui parvient à s'accorder, parfaitement bien, à des situations particulières.

Nous sommes là encore, dans des institutions où la volonté d'avoir un traitement singulier des uns et des autres, commence à s'imposer comme véritable utopie de traitement collectif.

III - LE MONDE DE LA SOCIABILITÉ

Dans le monde de la sociabilité, on a longtemps pensé - nous, sociologues en tout cas - que l'on était dans un monde très fort de standardisation des situations, une salle de classe équivalait à une autre salle de classe, une chambre d'hôpital équivalait à n'importe quelle autre chambre d'hôpital et, pour bien montrer cette standardisation des échanges, on a créé la notion de rôle sociaux. Cela a longtemps fonctionné sous la sociologie fordiste.

Aujourd'hui, on s'aperçoit qu'une salle de classe n'est pas pareille qu'une autre, qu'une chambre d'hôpital est toujours différente d'une autre, qu'une pièce de théâtre n'est pas la même chaque soir parce qu'il y a des ambiances, des atmosphères, des climats, des choses qui sont très changeantes. Ce langage qualitatif très imprécis va brutalement envahir nos langages collectifs. Une rencontre est un moment privilégié avec quelqu'un... La visite d'un musée, d'une exposition, c'est la rencontre, une atmosphère particulière et du coup la sociabilité se remplit d'éléments qualitatifs... Un dîner n'est pas n'importe quel type de dîner. La performance, l'intensité subjective et qualitative du moment devient quelque chose de très important.

Dans ce monde de la sociabilité, il s'agit de mieux reconnaître les singularités, il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes dans cette salle, les rapports sociaux des sexes, en France, font encore que c'est la femme qui s'occupe davantage de faire les repas familiaux. Aujourd'hui, pour vous toutes, c'est une charge supplémentaire de devoir organiser différents types de repas au sein de votre famille : vous acceptez la singularité de vos enfants. Il est hors de question que tout le monde mange la même chose et dès que le budget familial le tolère, on fait différents types d'eau minérale, de soupe, de repas, on s'adapte... Cela semble très bête : on est dans une reconnaissance incroyable d'une sociabilité et d'une individualité croissantes dans l'espace familial.

Nous sommes dans une société où l'on veut de plus en plus avoir des sociabilités électives, affinitaires. On a une fratrie, un espace familial mais on va véritablement développer des relations personnalisées avec certains membres de la famille et pas d'autres. C'est faux de dire que l'on veut que tous les liens sociaux deviennent des liens électifs mais il est vrai que l'on investit les lieux en fonction des sociabilités réciproques.

Tout cela pour vous dire à quel point nous sommes, du point de vue de la sociabilité, dans des sociétés où les échanges tendent à devenir de plus en plus intenses entre singularités.

Exemple : il y a une vingtaine d'années, lorsque quelqu'un appelait chez vous, s'il était poli, il se présentait et demandait qui était à l'appareil. Aujourd'hui, avec les nouvelles technologies, la question est : « *Où es-tu ?* » parce que l'on s'adresse à quelqu'un de particulier... La même chose avec les mails.

Vous pouvez trouver cela anecdotique mais c'est la première fois que l'on a des relations aussi intenses entre grands-parents et petits-enfants. Grâce au téléphone portable, ils peuvent court-circuiter la génération intermédiaire que sont les parents et cela change la nature des échanges intergénérationnels.

Bien sûr, je me suis rendu compte qu'il y a des phénomènes d'homogénéisation et de standardisation, cela veut dire que les gens s'habillent de la même manière et qu'il y a plein de choses qui sont communes, bien sûr, mais c'est une dialectique, une dynamique entre ces deux choses.

Pendant longtemps nous avons eu une image de la modernité qui était véritablement sous la seule emprise de la rationalisation et nous vivons dans une société où progressivement entre la rationalisation, la standardisation et la singularisation, l'équilibre est en train de se casser.

Trois exemples :

- Je crois que la tension entre la standardisation et la singularisation est présente dans tous les domaines de la vie sociale entre l'universalisme des principes et la prise en compte des particularismes ; entre des identités qui se veulent générales et des identités de plus en plus particularistes ; entre une industrie pharmaceutique qui pousse, pour des raisons économiques, à l'application médicale des mêmes protocoles et, de l'autre côté, les désirs des patients d'être traités de manière la plus singulière possible. Ces tensions sont véritablement consubstantielles à notre société. Les enfants disent cela très joliment dans les écoles : « *un prof qui traite tout le monde de la même manière c'est dégueulasse, un prof qui ne traite pas tout le monde de la même manière, c'est hyper dégueulasse* ». C'est cela notre société : ces élèves expriment parfaitement bien la tension dans laquelle nous sommes entre une standardisation égalitaire et un besoin de différenciation singulariste.
- Même dans les éléments les plus quantitatifs qui produisent de plus en plus la standardisation, nous sommes sensibles à la singularité. Longtemps le sociologue avait dit : « *Plus la relation devient marchande, plus l'argent écrase les différences qualitatives* ». Depuis une vingtaine d'années, l'on s'aperçoit que ce n'est pas vrai. Lorsqu'on analyse les relations de couple par l'argent, on découvre (*Oh ! merveille*) que jamais deux couples n'ont la même gestion de l'argent. L'argent n'écrase pas les relations qualitatives, il ne fait qu'ouvrir un espace supplémentaire. La manière dont vous gérez l'argent de poche de vos enfants dit beaucoup de choses sur la relation que vous avez avec eux. Ne parlons pas de la façon dont vous gérez les relations économiques avec beaucoup de gens, cela veut dire que l'argent n'élimine pas la singularisation. L'argent est un principal élément de quantification et de standardisation qui dans notre société ouvre un formidable espace dans lequel les différences qualitatives travaillent.

- Chaque fois que nous sommes devant une institution avec une situation qui ne peut être traitée avec la singularité requise, nous pensons qu'il s'agit d'une institution qui dysfonctionne. Notre idéal collectif, partagé de plus en plus, est une institution adaptée aux cas individuels. C'est une utopie, une illusion ! Appelez cela comme vous voulez, peu importe ! C'est l'horizon incontournable de l'imaginaire que nous nous faisons du fonctionnement des institutions. Quelque chose qui fonctionne bien est un système dans lequel vous êtes traités comme quelqu'un de singulier. Ce n'est pas un hasard si ce sont les couches sociales les plus favorisées des pays les plus riches de la planète qui ont tout un ensemble de services personnalisés qui répond à ce sentiment d'être traité comme quelqu'un de différent de tous les autres.

Je vois dans la salle des partisans de la « thèse Mac Donald », mais excusez-moi, les cathédrales baroques que l'Occident a construites sur la planète entière sont beaucoup plus homogènes que les « Mac Donald » de la planète.

La liturgie chrétienne a été beaucoup plus homogène que la variante des « Mac Do' » aujourd'hui y compris parce que, tous les trois mois, il y a un nouveau « Mac Do' » qui apparaît avec un petit goût local.

La singularisation travaille en profondeur notre société, elle devient quelque chose d'absolument décisif dont nous devons nous rendre compte. Plus une société devient massifiée, (démographiquement et en interne par la consommation courante) plus cette société dans laquelle il y a l'idéal de la singularité devient incontournable.

QUELLES CONSÉQUENCES ?

En tant que sociologues, mais aussi vous tous, nous sommes confrontés à une société dans laquelle, soit nous sommes capables de comprendre les grands phénomènes collectifs, en référence à nos expériences personnelles, soit les choses restent opaques.

Lorsque la sociologie a construit son registre d'explication des phénomènes collectifs, il y avait encore des grandes identités collectives. L'une d'entre elles était plus importante que les autres : les classes sociales qui étaient un langage presque spontané à la fois politique et analytique et l'on a fait de la classe sociale le principal opérateur de la compréhension des phénomènes collectifs.

En France, l'on sait ça mieux qu'ailleurs, dans les années 60, à 17 heures, en fin d'après-midi, quelqu'un, au comptoir d'un café, prenait un ballon de rouge. Quelqu'un d'autre, assis prenant un café, discutait sur le monde. L'un était un intellectuel petit-bourgeois, l'autre était un ouvrier. La classe sociale était un formidable opérateur de compréhension des phénomènes sociaux. Il y avait les riches et les pauvres, les ouvriers et les autres, les salauds d'exploiteurs et les exploités... Le monde était fabriqué de cette manière : c'était une grille de lecture spontanée de perception des phénomènes collectifs.

Aujourd'hui, le phénomène est différent. Soit nous sommes capables de traduire des grands phénomènes collectifs au niveau des expériences personnelles, ou nous

avons le sentiment que le social reste opaque. C'est ce travail de traduction supplémentaire qui s'impose aux sciences sociales.

Le grand défi qui explique à mes yeux pourquoi les sciences sociales sont inaudibles aujourd'hui, c'est parce que nous continuons en tant que sociologues à faire une sociologie qui ne parvient pas suffisamment à parler aux acteurs sociaux. Une sociologie qui est dans l'incapacité de rendre compte des phénomènes collectifs à l'échelle des expériences individuelles. Il nous faut comprendre la manière dont nos sociétés s'organisent du point de vue politique et quels sont les outils que nous pouvons fabriquer en tant que sociologues.

JE VAIS PRESENTER CES DEUX CHOSES

ORGANISATION POLITIQUE DES SOCIÉTÉS

Nous sommes dans des sociétés qui, à bien des égards, sont encore individualistes, mais de plus en plus dans des sociétés où l'individualisme se déplace de l'égalité vers la singularité.

Pour montrer la transition, on peut parler de l'individualisme vers le singularisme, pas pour les mots, disons d'un individualisme de l'égalité en un individualisme de la singularité.

Ce singularisme de la singularité est très différent de l'autre, celui qui était détecté par Tocqueville auquel Nicole faisait référence tout à l'heure, au XIXe siècle aux États-Unis qui s'est répandu ensuite dans le monde.

L'individualisme et l'égalité :

L'ancien individualisme s'est construit sur trois grands piliers :

Premièrement, « l'individualisme c'est tout sauf l'égoïsme » phrase très importante de Tocqueville, malheureusement, dans les débats publics, souvent on confond les deux choses. La phrase de Tocqueville (1835 premier volume 1840 le second), est très précise « l'égoïsme est un vice qui existe dans toutes les civilisations humaines, l'individualisme est une idée moderne qui naît avec la Démocratie, c'est l'idée que nous avons tous de pouvoir, de manière légitime, nous occuper de nos affaires avec nos amis et nos familles et prendre de la distance avec la grande société ». C'est confus, on ne comprend pas trop ce que cela veut dire : c'est une idée révolutionnaire.

Des Grecs jusqu'à Montesquieu, être un bon sujet suppose d'être un bon citoyen, de s'intéresser et de s'impliquer dans la vie de la cité, d'être un individu porté par les politiques. Avec Tocqueville pour la première fois, si je laisse de côté la parenthèse chrétienne, être un bon individu, un bon citoyen peut être simplement vaquer à ses affaires.

C'est le fondement du libéralisme économique. C'est cela que Tocqueville intègre : derrière l'économique, il y a la vie personnelle et il devient légitime, dans cette société, de participer peu à la chose publique parce que la vie personnelle, la vie économique, les amis et les amours intéressent davantage.

Un siècle et demi plus tard, nous sommes tous fils de cette expérience libérale, c'est-à-dire qu'il est hors de question aujourd'hui qu'on nie la légitimité de nos vies personnelles pour exiger de nous une participation politique. On peut regretter que les gens s'intéressent peu à la vie politique, mais qui dans cette salle est prêt à sacrifier sa vie personnelle, ses amitiés, ses amours et autres vis-à-vis d'une participation politique ?

Nous sommes dans une société profondément individualiste... Cela n'a rien à voir avec l'égoïsme, c'est une extension de la légitimité des pratiques sociales.

Deuxièmement, dans cet individualisme, Tocqueville oppose l'intérêt individuel à l'intérêt collectif, puisque chacun peut faire ses intérêts personnels, inévitablement il peut y avoir conflit entre les deux, c'est-à-dire que ce que je cherche en tant qu'individu peut aller à l'encontre de ce que l'intérêt collectif pousse à faire et cela a été longtemps une grande tension dans nos sociétés et en un siècle et demi on a posé plein de problèmes sociaux en ces termes.

Le danger d'une société individualiste c'est que chacun d'entre nous se désintéresse du bien commun.

Troisièmement, cet individualisme est dangereux. A peine posé la reconnaissance du droit à la légitimité de nos vies personnelles, on s'inquiète des conséquences pour les biens communs. Ce danger, pour Tocqueville, est le risque, d'une tyrannie de la majorité, que l'on devienne tous comme les autres parce que l'on perd la capacité de s'affirmer de manière individuelle ; cela devient beaucoup plus grave si l'on se désintéresse de la grande société du monde politique, que la réclusion de l'espace privé (que l'on appellera plus tard la privatisation du sujet) laisse abandonner la vie politique au risque de la tyrannie. Lorsque l'on ne défend pas la liberté politique, le danger évidemment est que la tyrannie triomphe.

Voilà, tout cela est le diagnostic de Tocqueville.

Un siècle et demi plus tard, avec cette expansion croissante de la singularité, je pense que, sans abandonner certains principes, nous sommes au delà. Notre société nous confronte à des défis autres.

Je reprends les trois exemples que je vous ai donnés :

L'IDEAL :

Pour Tocqueville, c'est une société dans laquelle chacun peut faire, à peu près, ce qu'il désire. Il va différencier cela de l'égoïsme.

Dans la société qui est la nôtre, le vice principal, (je pense à ce que Nicole appelle « visibilité »), je dirais la « renommée »... La gloire, la renommée, l'hybris, la mégalomanie, l'amour propre sont des aspects qui existent depuis toujours. En revanche dans la société singulariste, ce que l'on cherche c'est la justesse de soi à soi, c'est un véritable idéal, difficile à réaliser et qui est là au fond de nous tous. C'est un idéal d'autant plus démocratique qu'en apparence, il est à la portée de chacun d'entre nous.

Etre « individu singulier » ce n'est pas être « individu original », ça, c'est l'image produite par la Renaissance.

Etre « individu singulier » ce n'est pas être exemplaire ou extraordinaire, ce n'est pas forcément être différent.

Etre « singulier » c'est parvenir à trouver le chemin de soi à soi et une forme particulière de justesse particulière.

Cela veut dire que l'on n'excelle pas, cela ne veut pas dire que l'on est différent des autres, cela veut dire que l'on a trouvé sa voie.

Aujourd'hui après cinq siècles d'originalité, cela nous choque, mais pendant des millénaires, c'est-à-dire plus de mille ans dans la tradition Occidentale, au milieu de l'empire civilisationnel chrétien, c'était la plus claire des idées de la subjectivation ; on devenait sujet en devenant comme l'autre, c'est-à-dire le Christ. Plus on était comme l'autre, plus on était dans l'imitation, plus on devenait un acteur individuel et singulier.

Du coup, la singularité à laquelle nous aspirons aujourd'hui est celle que vous faites (parce que tout cela vous semble un peu compliqué) le matin lorsque vous faites du jogging : vous essayez d'avoir un rythme sportif qui soit à votre niveau ; bien entendu parfois on pense à de grandes performances sportives, mais la plupart des gens font du jogging à leur rythme, la plupart des gens font des pratiques sportives dans lesquelles ils ne pensent pas exceller.

Ce sont toutes ces choses que l'on fait lorsque l'on est un bon professionnel, dans le monde du travail. Cela existe encore, les gens qui sont conscients de leur fierté professionnelle. Les personnes qui sont fières de la manière dont elles élèvent leurs enfants alors qu'elles sont mères célibataires...

C'est une volonté de justesse de soi à soi qui devient très importante, elle n'est pas démodée, il n'y a pas seulement la logique d'être surperformant, il y a aussi une volonté individuelle de trouver la justesse de soi à soi et c'est un idéal comme l'individualisme à pu l'être au moment de sa naissance, il y a un siècle et demi.

L'idéal de la singularité est en apparence à la portée de nous tous. C'est un idéal profondément démocratique qui nous détourne de certaines formes de perversion. J'y reviendrai dans un moment.

L'ENJEU

Une société singulariste est une société dans laquelle on ne peut plus opposer d'un côté l'individu et de l'autre le collectif.

Dans la tradition de l'individu telle que la conçoit Tocqueville, cette opposition est encore possible parce qu'il a en tête le « self made man » de l'individu propriétaire, indépendant et qui peut se penser libre de la société.

Dans les sociétés qui sont les nôtres, pas simplement par la manière dont nous concevons l'acteur par la co-construction avec les autres, les regards d'autrui, les supports (auxquels Nicole a fait référence) l'ouverture existentielle, depuis Heidegger et Sartre, notre conception de l'individu est aujourd'hui incroyablement ouverte à l'emprise des autres sur nous.

S'il y a quelque chose qui a été la grande modification intellectuelle du XXe siècle c'est que nous sommes passés d'une société où l'on pensait que la relation à soi (sujet) primait sur la relation à l'autre, à un univers mental dans lequel on sait que c'est la relation à l'autre qui prime sur la relation à soi, que ce soit dans le pragmatisme, l'intersubjectivité, l'existentialisme ou les supports socio-économiques.

Dans notre conception du sujet, nous acceptons, plus que jamais, la dimension vulnérable et sensible. Cela veut dire l'ouverture constitutive du sujet et que dans la conception la plus basique de chacun d'entre nous, nous savons à quel point l'individu (nous tous) n'est pas un atome initial mais le résultat d'une manière de faire « société ».

Rien n'est plus fragile qu'un individu et, pour qu'il existe, on a besoin d'un ensemble d'Institutions, de supports, de traditions, de représentations collectives.

Dans les sociétés qui sont les nôtres, nous sommes de plus en plus conscients à quel point nos vies personnelles dépendent des politiques publiques.

Une phrase très célèbre chez les sociologues, donnée par Durkheim qui s'appelle la « solidarité organique » était un coup de génie à l'époque. On pensait que la solidarité ne pouvait se passer qu'entre des gens qui avaient une ressemblance identitaire, c'est parce qu'il était comme moi (homme, femme, breton etc.) que je pouvais être solidaire de l'autre.

La grande idée de Durkheim a été de dire, dans une société où il y a une interdépendance fonctionnelle croissante, où le boulanger dépend de l'ouvrier, ce dernier du cadre, celui-ci du policier, inévitablement, il y a un sentiment croissant de solidarité.

Nous sommes dans une société où cette idée abstraite devient très concrète. Pensez à ce qui se passe lorsque vous êtes malade dans ce pays où la sécurité sociale couvre l'essentiel de vos dépenses de santé. Pensez à la manière dont l'école socialise encore l'essentiel des dépenses de formation des uns et des autres. Pensez encore où, pour l'instant, la justice et la sécurité sont également publiques dans ce pays. Vous comprenez bien à quel point vous avez une conception charnelle, à quel point votre expérience personnelle est profondément *sociétalisée*.

Il y a une romancière, Pascale Rose, qui raconte cela dans l'un de ses romans beaucoup mieux que n'importe quel sociologue.

Elle dit cette chose très simple « pendant quelques jours, j'étais dans un service de soins intensifs dans un hôpital public où il y avait une armada de médecins, infirmières, aides soignantes, un budget public colossal qui luttent jour et nuit pour me sauver la vie. La forme la plus élevée et la plus profonde de la solidarité, envers les autres, n'existe pas dans le plus petit village de la tradition mais dans le service de pointe de l'hôpital d'un pays hypermoderne ».

C'est ça, la solidarité et du coup nous sommes sensibles à quel point notre singularité personnelle ne s'oppose pas au collectif, sinon qu'il est inévitablement imbriqué avec lui. La manière de poser les problèmes sociaux, dans les décennies qui viennent, consiste à mettre cette dialectique au cœur de nos réflexions.

Oui, nous avons des pratiques individualistes mais nous savons qu'il peut y avoir une régulation collective de la consommation individuelle grâce à un partage autre que celui du petit village.

Les médias et la communication de masse sont un bon exemple aujourd'hui. Nous savons que les affaires que nous considérons existentielles et très particulières, par exemple, le fait d'avoir ou pas des enfants s'expliquent en très forte corrélation avec les politiques sociales. Les pays qui investissent dans les crèches ont plutôt une natalité plus élevée que les pays qui n'investissent pas. Je pourrais allonger la liste

Le singularisme en tant qu'enjeu de société ne consiste plus à opposer l'individu au collectif, vieille représentation qui ne correspond pas à l'état réel de la situation qui est la nôtre. Jamais, l'expérience personnelle de nous tous n'a été à ce point singulière dans ses expériences. Jamais, elle n'a été à ce point *sociétalisée* de la conscience que nous avons de nous-mêmes. Cela bouleverse la manière de penser le rapport au collectif.

LES DANGERS

Cette singularité, ce désir de singularité, présente dans les institutions, la production industrielle, notre sociabilité a inévitablement des phases sombres.

Les trois phases d'ombres importantes de la singularité sont les suivantes :

1^{ère} - Quand on ne reconnaît pas la singularité.

Cette non-reconnaissance de la singularité peut prendre des formes extrêmes :

Discrimination, racisme, sexisme (dans certains cas, elle peut mener jusqu'à l'assignation tribale de l'identité, même jusqu'au génocide) sont des problèmes majeurs dans nos sociétés.

Evidemment, l'assignation identitaire de quelqu'un à une seule identité est quelque chose qui forme la base du totalitarisme identitaire.

Je suis Tutsi, j'aime également jouer aux boules et je suis partisan du PSG, : il n'y a aucune raison qu'une de ces identités prime sur les autres et le totalitarisme identitaire commence lorsque l'on nie la pluralité identitaire. C'est un premier grand problème, ô combien extrême, dans la signification politique du monde qui est le nôtre.

2ème - La visibilité se trouve à la fois au cœur d'une logique d'hystéries collectives (il faut se faire voir, être reconnu etc.) mais aussi évidemment d'une logique marchande.

Si quelque chose caractérise l'ordre néolibéral depuis une trentaine d'année, c'est la mise en place d'une logique de concurrence généralisée, on n'arrête pas de comparer les uns et les autres, ce qui veut dire que la concurrence généralisée devient une perversion de la logique de singularité.

C'est parce que nous avons un désir de singularité que ces logiques d'évaluation qui font métastases dans toutes les organisations se répandent avec autant de facilité. Elles vont pervertir un désir positif des acteurs.

Sans ce désir positif de singularité, jamais ces logiques d'évaluation n'auraient pu se répandre avec autant de facilité.

La singularité est à la fois un aspect lumineux et très sombre du monde dans lequel nous entrons, profondément pervertie par une logique économique.

3ème - La singularité peut à terme menacer l'égalité.

On peut oublier - ou finir par oublier - à quel point la possibilité d'être un individu singulier dépend très étroitement des conditions d'égalité pour tous les autres.

C'est un vrai danger : l'on finit par accepter des inégalités croissantes. Elles sont très visibles partout dans le monde depuis une trentaine d'années. Elles explosent y compris dans l'Union Européenne qui a pu les contrôler jusqu'à tout récemment et qui commence à s'agrandir aujourd'hui.

Elles ne s'agrandissent pas seulement parce qu'il y a un désintérêt collectif mais parce que les individus préfèrent trouver des réponses individuelles à des difficultés collectives qui véritablement exigeaient une égalité croissante des conditions.

Si la singularité finit par primer sur l'égalité, à terme, inévitablement, c'est l'absence d'égalité qui va conspirer contre la singularité.

La production structurelle de la singularité produit une autre manière de penser l'être ensemble, ce qui fait la vie commune, nos idéaux collectifs dans lesquels on veut à la fois s'affirmer dans son identité, sa singularité et être en phase avec une autre manière de penser le collectif.

Il y a là toute une série de propositions et d'idéaux qui (je crois) politiquement vont animer, demain, « l'être ensemble » dans une partie des démocraties.

Qu'est-ce que cela suppose dans la pratique de la sociologie et dans un travail d'accompagnement plus personnalisé ?

Longtemps les sociologues (et c'était très bien) ont produit des connaissances sous la forme de grands nombres et ils s'adressaient en réalité soit au Prince (puisqu'il doit prendre des décisions, autant qu'il soit éclairé), des connaissances pour l'Administration, pour l'Etat, pour des commanditaires privés (entreprises et autres), pour les ONG, pour les organismes internationaux, on l'a fait aussi pour l'opinion

publique (lorsqu'il y a des faits divers et un besoin de connaissances particulières, on appelle un sociologue).

Les sociétés, dans lesquelles la singularité commence à devenir un horizon politique ont besoin de faire une sociologie pour les individus.

Faire une sociologie pour les individus suppose plusieurs choses : d'abord de réinventer certains concepts et ensuite de changer la manière de pratiquer la sociologie.

NOUVEAUX CONCEPTS SOCIOLOGIQUES

L'INDIVIDUATION

Longtemps, pour expliquer un ensemble social, on a utilisé l'idée de société.

Depuis toujours, les hommes et les femmes ont vécu dans de grandes collectivités humaines et c'est au début du XVIIIe siècle que l'on invente une représentation particulière appelée une « idée de société ». Chaque partie a une fonction dans un ensemble et c'est l'interdépendance des parties qui explique véritablement comment fonctionnent les choses.

Dans cette représentation qui a longtemps été associée à l'Etat Nation, on avait une image de l'ensemble et chacun se représentait à soi-même en fonction de la place qu'il avait dans la totalité. Etre un individu supposait d'être un personnage social, d'avoir une place dans l'ensemble et d'avoir une fonction dans l'ensemble.

La sociologie était un jeu assez simple qui consistait à dire : « Dis-moi quelle est ta place sociale, je te dirai qui tu es ». Cela fonctionnait très bien, en fonction de la position sociale On pouvait prévoir énormément de conduites. C'est la grande invention des sociologues au XIXème siècle.

Je crois que cette représentation fonctionne de moins en moins bien au niveau de la capacité de décrire des comportements, mais je pense surtout que cela ne veut plus rien dire pour les gens, que cela glisse... Ils ne comprennent pas la crise, les systèmes financiers, la mondialisation... Cela barbe les gens et, plus ils sont jeunes, plus tout cela leur semble loin.

Il nous faut donc penser aux réaménagements de nos langages pour décrire ces situations et puisque l'idée de société est difficile, pour faire cet exercice, je pense que la notion traditionnelle d'individuation est parfaitement adéquate.

La notion d'individuation décrit une manière très particulière de décrire les phénomènes sociaux. Je m'intéresse aux conséquences qu'ont les grands changements structurels sur la vie de chacun d'entre nous. Soit j'arrive à en faire la traduction, soit je n'en parle pas.

Trois ou quatre exemples :

- Lorsque Marx s'intéresse au capitalisme, il va dire plein de choses radicalement intelligentes mais il va aussi faire une description simple : lorsque l'on passe d'un monde dans lequel il y a un rapport de servitude à un monde de travailleurs libres, où l'on est contraint de gagner sa vie sur un marché du travail libre, vous allez acquérir une responsabilité nouvelle.

Etre responsable de votre survie économique est une angoisse formidable et une formidable liberté. L'on comprend bien que l'apparition de marchés de travail libre façonne différemment les individus.

- La vie : on vivait dans de tous petits villages où il y avait un très fort contrôle social et, du coup, il y avait plein de choses que l'on ne pouvait pas faire. Nous sommes en France,

un pays dont la sexualité a toujours été très importante dans les contrôles informels. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, quelqu'un dans un village qui avait une femme adultère subissait de la part de voisins un charivari... Les gens venaient sous sa fenêtre et faisaient un carnaval parce qu'il était un cocu. C'était un contrôle informel épouvantable.

L'apparition de la grande ville transforme cela. L'on sera soumis à l'anonymat qui donne un sentiment nouveau de liberté. La ville c'est en même temps la disparition de ces rapports rapprochés aux autres, la chaleur communautaire villageoise et en même temps un formidable élan de liberté. L'individu devient différent parce que la ville le façonne d'une autre manière.

- Je pourrai encore développer la manière dont l'intériorité a été fabriquée. L'intériorité, la subjectivité sont devenues des expériences de masse lorsque nous sommes passés de la lecture à haute voix dans les groupes de la noblesse et bourgeois à la lecture silencieuse puisque l'on passait beaucoup de temps avec soi.

- Les médias de communication de masse produisent aujourd'hui bien des choses pas très jolies chez nos adolescents. Ils produisent aussi une forme de sédimentation différente et, du coup, ce qui intéresse c'est de comprendre à quel point les grands changements structurels façonnent les acteurs de manière nouvelle.

Faire une sociologie d'individuation, c'est faire une sociologie qui essaie d'expliquer non pas les microns par les microns, mais qui rend compte des grandes transformations d'une société dans une traduction qui tient pour horizon fondamental, la compréhension des phénomènes sociaux par la vie personnelle.

C'est la vie personnelle qui devient l'échelle de compréhension des phénomènes collectifs parce que cela va de pair avec les exigences de singularité contemporaine.

L'ÉPREUVE

Quelqu'un m'a demandé la différence avec l'expérience. L'épreuve est une notion plus précise et en même temps moins riche. L'expérience, au sens profond du terme, c'est quelque chose de l'extérieur qui bouleverse et vous transforme à plus jamais.

L'on a des expériences amoureuses. Heureusement, l'on n'a pas toujours des expériences professionnelles et je pense qu'il faut garder au mot expérience le sens fort que cela suppose, c'est lorsque l'amour vous tombe dessus et que cela vous transforme définitivement.

La notion d'épreuve est différente : c'est la volonté de construire un opérateur analytique qui est très ancien dans la tradition philosophique existentielle. Sartre parle de projets de situations mais au fond cela veut dire épreuve, parce que dans la vie de manière ordinaire et de plus en plus dans la modernité, nous sommes soumis à une série d'épreuves structurelles que nous devons inévitablement affronter et l'épreuve devient un langage presque ordinaire pour décrire la manière dont la société nous fabrique de manière ordinaire.

Je vous donne quelques exemples :

- Je suis obligé d'affronter les épreuves. Je ne peux pas ne pas les affronter. Je peux refuser de jouer le jeu de l'accélération et ainsi sortir de la course, c'est une réponse à une contrainte qu'impose la société, mais je ne peux pas ne pas répondre à une épreuve parce qu'elle est structurelle. Je peux l'affronter, je peux la déjouer, je peux essayer de tricher mais je suis obligé de l'affronter et dans nos vies personnelles, nous avons bien le sentiment que le mode d'individuation qui est le nôtre est celui d'une société dans laquelle nous sommes contraint, de plus en plus, à affronter les épreuves. Cela se généralise et le sentiment de banalisation de l'héroïsme est bien de cette nature.

- En France, 44 % des couples mariés divorcent. C'est un chiffre qui est profondément mensonger : vous ajoutez les personnes âgées qui faussent les statistiques, vous ajoutez les couples non-mariés et le chiffre est explosif. Le couple ne tient plus et c'est tant mieux quelque part car se sont des aventures qui s'ouvrent. Mais l'épreuve du divorce s'est banalisée (et Dieu sait si c'est une expérience difficile). Et là, j'emploie bien le mot expérience parce que, plus cela devient banal, plus on a l'impression que c'est ordinaire de divorcer, plus cela devient une expérience difficile... Nous n'avons plus de récits héroïques qui nous accompagnent quand nous affrontons cette expérience, c'est-à-dire cette épreuve majeure. Lorsqu'Ibsen écrit La Maison des poupées, il invente un langage héroïque pour assumer le divorce d'une femme qui ne part plus avec son amant, comme Anna Karénine mais qui part toute seule.

Aujourd'hui, nous manquons de récits héroïques pour rendre compte de cet héroïsme ordinaire qu'est le divorce des femmes, souvent trompées, qui avec tous les soucis économiques et toutes les peurs qu'elles prévoient, divorcent par dignité personnelle.

La société nous confronte de plus en plus à des épreuves auxquelles nous devons réagir et l'héroïsme ordinaire se répand.

Dans les entreprises, combien de gens doivent faire des choix difficiles, des dilemmes moraux quotidiens, certains les font, d'autres pas mais la vie est vécue de plus en plus comme étant scandée par une série interminable d'épreuves.

L'épreuve dans la vie sociale

Les sociologues racontent toujours des histoires : la lutte de classe, la modernisation sociale, l'émancipation des femmes, la science... et nous adorons raconter nos histoires.

Les épreuves sont une autre manière de raconter l'histoire qui a été la plus ancienne au monde.

- il y a eu une longue phase de formation personnelle,
- il y avait le moment de la mise à l'épreuve,
- il y avait la résolution.

C'est une logique ternaire, les sagas orientales, Homère, la chevalerie en Occident, les poèmes précolombiens sont toujours comme cela ; il y a la phase durant laquelle le chevalier se prépare, il y a la phase durant laquelle il va affronter le dragon et la phase de la résolution est lorsqu'il épouse la princesse et, pour les plus jeunes, Star Wars fonctionne comme cela.

Cette logique ternaire de l'épreuve est changée parce que nous avons l'impression que lors de la formation, l'école est une épreuve, qu'il n'y a plus jamais de moments décisifs de la mise à l'épreuve dans notre société parce que les choses se jouent et se rejouent sans cesse et que la résolution est en dehors de notre horizon. Résultat : nous vivons dans des épreuves permanentes au milieu d'un sentiment très fort d'ambivalence. Nous ne savons plus comment choisir et nous devons choisir.

Le choix moral dans des situations d'incertitude et de contingence situationnelle devient une véritable épreuve et cela nous fatigue. Nous sommes constamment assaillis par des décisions qui nous coûtent car nous ne savons pas à partir de quel horizon moral nous pouvons agir.

Lorsque vos enfants vous demandent ce qu'ils doivent faire, vous dites une chose et parfois une autre chose. Parfois cela vous agace qu'ils vous demandent cela et vous devez incarner un rôle social c'est-à-dire pourquoi vous devez le faire.

L'ambivalence des situations devient un sentiment incontournable de la prise de décision dans notre société.

L'épreuve est plus ou moins structurelle et importante.

Une épreuve est une expérience plus ou moins difficile d'une vie, qui change selon le type de société dans laquelle nous sommes.

PRATIQUE DE LA SOCIOLOGIE

Pour moi sociologue, faire une sociologie qui tient compte de l'histoire, c'est pouvoir décrire très finement la manière dont ces épreuves changent selon les périodes de la société.

1) La scolarité

Dans la société française aujourd'hui, l'épreuve scolaire est très importante car la France a choisi, sans choisir, tout en choisissant, depuis une quarantaine d'année, de faire du diplôme une des clefs de la reproduction familiale (beaucoup plus que d'autres sociétés) avec une claire rupture de ce qu'était la tradition dans ce pays avant 1950 où, en fonction de vos origines sociales, vous alliez à l'école du peuple, primaire jusqu'au bout ou bien le petit lycée et le grand lycée. Cette logique de deux réseaux a donné lieu à une fusion du système scolaire et désormais tout le monde doit faire la course scolaire : c'est pendant l'épreuve scolaire que se joue la reproduction familiale.

C'est pourquoi l'épreuve scolaire devient profondément dramatique.

Le travail s'est également profondément modifié parce que la logique de la récompense et la quête des vertus personnelles et professionnelles prend des expressions différentes aujourd'hui d'il y a une trentaine d'années.

2) La famille

Je prendrai d'un côté, les relations familiales au sens large comme épreuve et de l'autre côté, la conjugalité.

Du point de vue des relations familiales ce qui frappe aujourd'hui en France, c'est que les rapports familiaux sont toujours une tension très forte entre les obligations morales et les fidélités éthiques à soi-même.

Il faut comprendre ces deux choses au sens fort du terme : les cabinets des psychologues sont remplis de névrosés, la famille écrase très bien les gens. Il faut arrêter de nous raconter des salades, la famille est toujours une machine à produire des schizos, des névrosés etc., et cela fonctionne parce que les obligations morales sont très fortes.

Bien que les gens se dégagent de plus en plus de ces choses et c'est tant mieux, une des choses qui existent encore en France, c'est quand un conjoint tombe gravement malade, homme ou femme, le conjoint ne l'abandonne pas, c'est hyper marginal et les gens assument l'obligation morale que cela suppose.

C'est un acte d'engagement très fort, au cœur de nos vies sociales ordinaires. C'est la preuve que notre société, quel que soit le délitement du lien entre les personnes, est encore traversée en profondeur par les obligations morales. Certes, cela se délite au niveau du voisinage, du monde associatif, du monde politique, mais il y a encore des liens très forts.

Les expériences amoureuses des gens qui ont entre 15 et 85 ans continuent à être des engagements très forts et pour chacun d'entre nous, il y a le sentiment d'une très forte vulnérabilité à la passion romantique encore aujourd'hui.

Cette obligation morale est compensée par une fidélité à soi-même et l'épreuve est là, l'on ne veut plus d'une ablation névrotique de soi, l'on veut aussi un espace à soi et cet espace à soi doit respecter la dette que nous avons envers les autres.

3) La conjugalité

C'est encore plus frappant : c'est une épreuve qui n'existait pas en France avant 1960...Il y avait des couples, bien évidemment, mais c'est un univers qui n'existait pas et encore aujourd'hui, les hommes ont de la peine à avoir un modèle de conjugalité et les femmes en ont un.

Lorsque vous interrogez longuement les français, vous pouvez définir que le couple est aujourd'hui un mélange d'érotisme et de communication.

Cet idéal normatif a du mal à exister dans les faits parce que les femmes ont un modèle très fort de conjugalité : c'est la communication et les hommes ont vaguement un projet de couple basé sur l'érotisme qu'ils n'arrivent pas à assumer publiquement à cause de la perversion faite par la pornographie. Résultat : le couple en France c'est les femmes qui ont un modèle et les hommes qui n'en ont pas ; les unes qui veulent que les maris parlent et les maris qui ne parlent pas. Vous connaissez cette histoire incroyable qui se produit dans tous les couples : à 3 heures du matin, la femme dit à son mari : « Il faut qu'on parle » et l'homme dit « Parler de quoi ? ».

Le couple est un étrange élément dans lequel les femmes font parler l'homme qui ne veut pas parler et qui finit par parler sous la torture féminine et des femmes qui voudraient parler mais qui ne parlent pas car l'homme ne demande jamais rien.

Tout cela pour dire que la conjugalité est une épreuve, et une manière de concevoir notre vie sociale. Dans tous les domaines, on a l'impression que nous sommes confrontés à des épreuves qui nous renvoient davantage à un problème qu'à une solution alors que l'on nous demande de trouver une solution. C'est là le côté le plus intéressant et le plus pervers de la société singulariste.

Nous arrivons tous à trouver des réponses personnelles à des contradictions et des problèmes collectifs. C'est parce que nous arrivons à faire cela que les organisations qui dysfonctionnent marchent, que les institutions qui ont des difficultés à fonctionner continuent de fonctionner et qu'un pays où les structures sociales sont de plus en plus perverses et inégalitaires continue à fonctionner démocratiquement.

Les sociétés aujourd'hui ne fonctionnent plus sur des institutions, elles reposent sur les épaules de chacun d'entre nous. Si nous étions un peu moins malins, un peu plus flemmards, moins acteurs, moins intelligents, les choses devraient changer collectivement.

Mais tant que vous serez très malins, les choses continueront à aller très mal.

Merci beaucoup.

Applaudissements.